

## *Le roman régionaliste du Sud-Ouest<sup>1</sup>*

Des grandes divisions géographiques des États-Unis, celle du Sud-Ouest paraît la plus consciente de ses possibilités littéraires et artistiques, la plus désireuse d'une originalité qui ne se confonde avec aucune autre. Extrêmement fière de ses réalisations à ce jour, il lui tarde de les voir dépassées, acclamées de la nation et de l'univers. Elle se veut une culture propre, qui reflète ensemble sa triple tradition indienne, espagnole et anglo-américaine; exprime l'attrance et la désolation de certains paysages, son économie et l'esprit de sa population, influencés par l'aridité du sol et la rareté de l'eau, le soleil ardent, le vent et des horizons illimités.

De façon générale, on accepte que le Sud-Ouest se compose de l'Oklahoma, du Texas, du Nouveau-Mexique et de l'Arizona. Mais le Texas se trouve à lui seul un monde, avec sa superficie de 265.896 milles carrés, la variété de ses terres et climats — conséquence de son immensité — et la multiplicité de ses ressources: pétrole et autres minéraux, forêts, bestiaux, produits agricoles. Le Sud-Ouest est à la fois la plus ancienne et la plus jeune des régions américaines: la plus ancienne, parce que la civilisation européenne y date d'avant les débuts de la Virginie et de la Nouvelle-Angleterre; la plus jeune, politiquement parlant, parce que le Texas ne s'incorpore à l'Union américaine qu'en 1845, l'Oklahoma, en 1908, le Nouveau-Mexique et l'Arizona, en 1912.

Aux quatre États nommés, nombre d'Américains joindraient volontiers le sud de l'Arkansas. En certains milieux, l'opinion prévaut aussi que le Colorado et l'Utah du sud, le Nevada, cette partie de

<sup>1</sup> De sa thèse de doctorat ès lettres, soutenue récemment avec succès, à l'Université de Montréal, M. Harry Bernard a bien voulu détacher les pages suivantes pour nos lecteurs. Son ouvrage sera publié au cours de l'automne.

la Californie qui s'étend de la vallée de Coachella à Yuma, en Arizona, appartiennent au Sud-Ouest par les formations géologiques, l'histoire et le paysage, les vestiges des civilisations disparues, les habitudes et les manifestations culturelles. D'aucuns soutiennent d'autre part que le Texas ne devrait pas se rattacher au Sud-Ouest. Si le centre et l'ouest de cet État, dont la plaine semi-aride du Panhandle, possèdent les caractères justifiant leur inclusion dans la région, en peut-on dire autant de l'est boisé et industriel, du sud semi-tropical? Enregistrons seulement, nous gardant de prendre part au débat.

Le Sud-Ouest ne manque pas de diversité physique. Pourvu d'arbres et même de forêts à l'est, il bénéficie vers le golfe du Mexique d'une précipitation qui permet sur une haute échelle la culture de fruits et de légumes, des céréales, du coton, du riz. À lui seul, le Texas ne produit-il pas un tiers environ du coton récolté aux États-Unis, un septième du coton de l'univers? À mesure qu'on se dirige vers l'ouest, les essences supérieures disparaissent. Se présentent bientôt des plaines immenses où le bétail à demi sauvage pâit en liberté, puis le désert coupé d'arroyos et de cañons, avec sa flore unique de cacti. De temps à autre quelque vallée herbeuse, des montagnes boisées ou de brillantes mesas de roc, jaunes ou rougeâtres sous le soleil. Climat très chaud en été, tempéré en hiver, mais froid sur les hauteurs. Plusieurs races, Indiens autochtones, Espagnols et Mexicains, Anglo-Américains, Européens venus des quatre points cardinaux, peuplent depuis plus de quatre siècles ce pays étrange et coloré, y travaillent, s'y cramponnent et le marquent de leur empreinte<sup>2</sup>.

On se rend rapidement compte de la triple tradition du Sud-Ouest américain. Si la majorité des citoyens y parle l'anglais, l'espagnol reste langue de communication chez les Mexicains, ou Hispano-Américains, et chez un grand nombre d'Indiens. L'espagnol s'enseigne en même temps que l'anglais, dans maintes écoles primaires. Au Nouveau-Mexique, où vivent quelque 250.000 personnes d'ascendance mexicaine — 50 pour cent de la population — l'espagnol posséda longtemps les mêmes droits que l'anglais devant les tribunaux et dans les débats du capitol de Santa-Fé. Il n'en est plus de même au-

<sup>2</sup> Voir MAJOR, SMITH et PEARCE, *Southwest Heritage*, 1938.

jourd'hui, l'usage de l'anglais l'emportant de plus en plus dans les milieux officiels. Si l'anglais prédomine dans les lettres, à cause de l'ambiance et des exigences de la librairie, l'esprit indien ou espagnol, le goût indien ou espagnol, éclatent dans les autres arts: joaillerie et poterie, sellerie de luxe, tissage, peinture et architecture. L'architecture de la contrée mérite une mention particulière. Elle s'inspire du colonial espagnol, comme on dit là-bas, ou du mexicain mâtiné de mauresque, ou du *pueblo* indien. Depuis une trentaine d'années, le style espagnol-pueblo jouit d'une faveur grandissante et méritée, due à son régionalisme et à sa réelle originalité, qui emprunte assez peu au vieux monde. Son principal apôtre fut le docteur William-George Tight, président de l'Université du Nouveau-Mexique, de 1901 à 1909. On en trouve d'excellents exemples à Santa-Fé, à Taos, à Albuquerque, aux environs de Phoenix. Dans plusieurs parties de l'Arizona domine l'espagnol à tendances mauresques, comme en témoigne le palais de justice du comté de Pima, à Tucson. Au Texas, l'espagnol ancien et moderne paraît plus en vogue, comme à El Paso et à San-Antonio, et maintes habitations des *ranches* d'élevage rappellent les *haciendas* de jadis.

Une femme, Mary Austin, se classe parmi les premiers et les meilleurs interprètes littéraires du Sud-Ouest. Cela tiendrait, croit-on, au lieu de sa naissance et à sa féminité même. Originaire de l'Illinois, elle arrive adulte dans son pays d'adoption, où les moindres détails, nouveaux pour elle, excitent ses facultés d'observation et de perception. Sa sensibilité féminine réagit fortement en face de cette terre de contrastes où s'opposent les civilisations ancienne et moderne, la douceur de vivre et la violence des mœurs, la monotonie de sables à perte de vue et la rudesse tourmentée d'in vraisemblables formations géologiques. Mary Austin se distingue assez peu comme romancière, ses quelques romans constituant la partie la plus faible de son œuvre. Elle habite d'abord la Californie, parcourt l'Arizona et le Nouveau-Mexique, s'installe finalement à Santa-Fé, où elle remplit sa vaste maison d'*adobe* de meubles anciens et de tableaux, de poteries indiennes et de *santos*, collectionnés au cours de ses voyages. Elle se passionne de ce qui évoque autour d'elle les conquérants espagnols, étudie à fond l'histoire des Indiens, Apaches, Hopis, Navajos, Zunis, s'intéresse à leurs formes

d'art, à leurs croyances, à leurs superstitions, à leurs légendes. Elle meurt en 1934, à 66 ans.

Ses ouvrages les plus significatifs sont *The Land of Little Rain*, publié en 1903; *The Flock* (1906); *Lost Borders* (1909); *The Land of Journey's Ending* (1924). Des livres d'essais et d'impressions, où elle essaye de capter l'âme de la moitié d'un continent, d'en fixer l'image. Comme l'indique le titre, le premier peint le désert, sa fascination et sa tristesse. « Je mis deux mois à l'écrire, dit l'auteur, mais j'avais passé douze ans à regarder. » *The Flock* montre à ses diverses phases l'élevage du mouton dans les vallées et la montagne, de même que la rude existence des bergers espagnols, basques et américains, leurs modes de vie et leurs amusements, tel ce *baile* qui durait une nuit entière, et les rivalités sourdes qui dégénéraient en rixes sanglantes. Dans *Lost Borders*, elle se détourne du paysage pour s'attarder aux habitants du désert, hommes et femmes si profondément marqués par lui. Peu intelligible aux non-initiés, à cause d'un vocabulaire trop spécialisé, *The Land of Journey's Ending* décrit l'Arizona et le Nouveau Mexique.

\* \* \*

Au premier abord, à cause de son immensité même, le Texas paraît dominer le Sud-Ouest. Il tient son nom de *Tejas*, terme qui désignait jadis une tribu indienne des marécages. Son histoire et sa jeune vigueur, sa superficie, l'essor extraordinaire de son commerce et de son industrie, autorisent ou presque le chauvinisme d'un grand nombre de ses habitants. Peuplé de façon aussi dense que le Massachusetts, le Texas pourrait donner asile à 131 millions de personnes. Mais la pauvreté du sol et le manque d'eau, en maints endroits, ne permettent pas de songer à pareil développement. Pays agricole et d'élevage, royaume du pétrole, sorte d'empire commercial, il ne néglige ni la pensée ni la richesse intellectuelle. Premier des quarante-huit États américains pour la production d'une vingtaine d'articles de consommation — dont le pétrole, le coton, le bœuf, le mouton et la laine, la chèvre, — il possède des établissements de haute culture et garde avec un soin jaloux les souvenirs de son histoire agitée. L'Université du Texas, qui ne veut le céder à aucune, s'enorgueillit de riches collections de manuscrits des classiques anglais, d'incunables et de pre-

mières éditions. Les missions d'Ysleta, de Socorro et de San-Elizario, non loin d'El Paso; la cathédrale San-Fernando, la forteresse de l'Alamo et l'ancien palais des gouverneurs espagnols, à San-Antonio; les nombreuses et vieilles maisons franciscaines du voisinage de cette dernière ville; le capitol et le musée Elizabet Ney, la résidence coloniale des gouverneurs, à Austin, témoignent de l'attachement de la population au passé glorieux.

L'histoire du Texas offre énormément de pittoresque. En moins de cent vingt-cinq ans, six drapeaux différents flottent sur son territoire. La Salle y planta l'étendard fleurdelisé dès 1685, mais le pays passe aux Espagnols en 1713. À la révolte du Mexique contre l'Espagne, en 1821, le Texas se joint à la province de Coahuila pour former un État mexicain. À la suite de difficultés entre le gouvernement de Mexico et les colons anglo-américains du Texas, celui-ci se proclame république indépendante en 1836. Il demande neuf ans plus tard son admission dans l'Union américaine, s'en sépare avec les autres États du Sud en 1861, à l'occasion de la guerre de sécession.

Le premier effort littéraire remonte au XVI<sup>e</sup> siècle. Plusieurs années après la conquête du Mexique en 1519-1521, quelques Espagnols venus de la Floride atteignent le territoire du Texas, après le naufrage de leur navire. Parmi eux se trouvait Alvar Núñez Cabeza de Vaca, probablement le plus observateur et le plus instruit du groupe. Il appert que Cabeza de Vaca et Andres Dorantes, un autre Espagnol, écrivirent une série de lettres racontant leur voyage et les envoyèrent en Espagne en 1536. Six ans plus tard, un éditeur publiait à Zamora l'essentiel de leur récit, connu sous le titre abrégé de *La Relación de Cabeza de Vaca*, car le titre original ne compte pas moins de 48 mots. Il en existe plusieurs traductions excellentes, dont celles de Fanny Ritter Bandelier (1904), rééditée en 1922, et de F. W. Hodge, dans *Spanish Explorers in the Southern United States* (1907).

Détail curieux, le premier roman connu du Texas paraît à Paris en 1819, sans nom d'auteur. Intitulé *L'Héroïne du Texas*, il se situe vers 1818 dans le Galveston du pirate Jean Lafitte et la malheureuse colonie française du Champ d'Asile, sur la rivière Trinity. Commencée en France, l'idylle de deux amoureux se poursuit au Champ d'Asile et se termine à la Nouvelle-Orléans. Traduit par Donald Joseph, pro-

fesseur à l'Université du Texas, l'ouvrage fut publié en anglais par Fanny E. Hatchford, en 1937, dans *The Story of Champ d'Asile*.

Le premier roman de langue anglaise ne paraît qu'en 1826: *Francis Berrian, or the Mexican Patriot*, par Timothy Flint. Suit en 1838 une œuvre autrement importante, *Mexico versus Texas*, attribuée à Anthony Gamihl et publiée à Philadelphie. Dédié à Samuel Houston, premier président de la république du Texas (édition de 1842), le livre révèle de son auteur un homme versé dans l'histoire, les sciences et les lettres. À travers une trame lâche et romanesque à souhait, il s'étend sur l'histoire politique et religieuse du temps, les coutumes mexicaines, et contient d'excellentes descriptions. À rappeler ici certains ouvrages de Mayne Reid, écrits dans la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, qui exploitent habilement les légendes de la contrée. Sous cet angle, *The Headless Horseman* et *The War Trail* offrent un véritable intérêt, car l'auteur vécut pendant quelques années au Texas et s'y documenta sur place. D'autres écrivains s'essayent à la nouvelle et au roman, qu'il paraîtrait oiseux de nommer. Ils s'évertuent à relater les exploits réels ou fantaisistes de pionniers et chasseurs, bandits notoires, guides ou policiers de la plaine. Car, à ses débuts, le Texas est un pays d'hommes en lutte contre d'autres hommes, ou contre une nature rude et rebelle. Pendant longtemps, le thème de l'amour laisse indifférents les écrivains. En 1855 cependant, Augusta E. Wilson donne *l'écz*, *a Tale of the Alamo*, œuvre hostile au catholicisme et située dans la ville catholique de San-Antonio, pendant la guerre d'indépendance du Texas. Un autre roman historique, mais supérieur, rappelant aussi le massacre de l'Alamo, date de 1883: *Remember the Alamo*, d'Amelia E. Barr.

Si un Français écrit le premier roman traitant du Texas, un descendant de Français, John Crittenden Duval, peut revendiquer l'honneur d'être le premier écrivain véritable du Texas. J. Frank Dobie, l'un des essayistes les plus autorisés du Sud-Ouest, n'hésite pas à le reconnaître comme le père de la littérature de l'État. S'il ne se donne pas comme romancier, ses récits et souvenirs tiennent de la fiction comme de l'histoire. Né en 1819 dans le Kentucky, Duval étudia à l'Université de Virginie, arrive au Texas en 1836 avec une compagnie de soldats que commande son propre frère, Burr Duval. Il se bat

contre le Mexique pendant la guerre de l'Indépendance, survit avec quelques-uns au fameux massacre de Goliad. Observateur et plus instruit que ses compagnons d'armes, il écrit régulièrement son journal, notant ce qu'il voit et entend. Après une vie mouvementée dans l'armée de Fannin, il s'engage dans les *Texas Rangers*, ce corps de policiers à cheval qui laissa un si glorieux souvenir. Devenu vicieux, il publie en 1870 *The Adventures of Bigfoot Wallace*, biographie du célèbre *Ranger*, et en 1892 *Early Times in Texas*, souvenirs de ses campagnes, de la bataille de Goliad et des misères qu'il dut par la suite endurer. Duval mourut en 1897. Il était fils de William Pope Duval, avocat, ancien combattant de la guerre de 1812, membre du congrès de Washington de 1813 à 1815, nommé premier gouverneur du territoire de la Floride (1822-1834). Réédités en 1936, avec introduction et notes de Mabel Major et Rebecca W. Smith, ses livres comptent parmi les classiques du Texas.

De Duval au réalisme et au régionalisme modernes, il y a encore loin. À l'exemple des autres parties du pays, le Sud-Ouest littéraire succombe à la mode de la couleur locale, entre 1870 et 1900. Plus populaire que le roman, la nouvelle accorde une attention méticuleuse au paysage et au langage, au costume et à l'ameublement. Aux yeux du public et des auteurs, le piquant et l'exceptionnel comptent d'abord. On s'attarde à la surface des choses et des gens, plus qu'au sens profond de la vie. En outre, le sentimentalisme de l'époque s'infiltré dans les œuvres et les anémie par sa fausseté même. Mais si l'on n'ose encore regarder en face la réalité, on se prépare à l'acceptation du régionalisme, dont les premiers hérauts apparaîtront bientôt dans le Nord-Ouest. Quelques écrivains qui s'identifient pour un temps avec le Sud-Ouest échappent à l'ambiance, entre autres Mark Twain et William Sidney Porter, mieux connu sous le pseudonyme d'O. Henry. Ce dernier habite le Texas pendant quinze ans, de 1881 à 1896, et il lui doit ses premiers succès littéraires. Austin et San-Antonio, Fredricksburg, Houston, et ce comté de La Salle où il mène l'existence des éleveurs de moutons, revivent dans ses contes et nouvelles. Sur la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, O. Henry contribue plus que n'importe qui à introduire le Texas dans les lettres.

Le roman moderne ne naît qu'après la guerre de 1914-1918. Jusque là, les écrivains se cherchent ou cherchent une formule qui leur permettra de s'exprimer, susceptible d'intéresser vraiment le public. Lancée dans le Nebraska par Willa Cather, l'idée régionaliste gagne tôt le Sud-Ouest. Le Texas ne se montre pas rebelle. Son particularisme même s'y prête. Aussi ses romans régionalistes d'il y a vingt ans et plus, sans atteindre à la perfection du genre, l'emportent déjà en intensité de vie et en émotion, comme reflet du paysage moral et physique de la petite patrie, sur les conceptions des apôtres de la couleur locale. Les ouvriers des débuts sont surtout des femmes: Dorothy Scarborough et Ruth Cross, Anne Austin et Elizabeth Benson, ces deux dernières mère et fille.

Le plus connu des ouvrages de M<sup>lle</sup> Scarborough, *The Wind*, date de 1925. Il raconte l'histoire d'une jeune fille de la Virginie, qui épouse un éleveur du Texas et le suit dans un *ranch* lointain sans cesse assiégé par le vent qui souffle des quatre coins de l'horizon. Elle se raidit contre l'ennui, la désolation qui l'entoure, mais ne réussit pas à vaincre sa crainte maladive de la plaine dénudée, du sable qui s'insinue partout. Rien ne pousse autour d'elle que de rares touffes d'herbe, quelques variétés de cacti, de *tumbleweed* et ces petites citrouilles sauvages qui ressemblent de loin à des oranges. Le vent surtout l'énerve et la met hors d'elle-même, ce vent qui soulève le sable fin en tourbillons, se lamente à certains soirs comme un chien hurlant à la mort, entasse contre sa maison de hauts monticules qu'il emporte le lendemain. Elle hait le vent. Elle le hait, mais elle sent qu'il la vaincra, la conduira à la folie et à la mort. Elle perd en effet la raison, un jour que son mari la laisse seule pour quelques heures. Elle s'enfuit dans la plaine et s'y perd, meurtrie par les rafales de sable qui la frappent, l'aveuglent, l'étouffent, pendant que le vent siffle et rugit, l'enveloppe et la pousse vers la fin de tout.

D'autres ouvrages de Dorothy Scarborough ajoutent à la littérature régionaliste du Texas: *In the Land of Cotton* (1923); *Impatient Griselda* (1927); *Can't Get a Red Bird* (1929); *The Stretchberry Smile* (1932). Née en 1877, M<sup>lle</sup> Scarborough meurt en 1935.

Les principales œuvres de Ruth Cross, relatives au Texas, sont *The Golden Cocoon* (1924), roman d'une jeune fille élevée sur un

ranch, qui atteint à la notoriété littéraire; *The Unknown Goddess* (1926), aventures peu convaincantes d'une évangéliste; *Enchantment* (1930) et *The Big Road* (1931), ouvrages sur la culture du coton et ceux qui s'y occupent, blancs et noirs, planteurs et employés.

On doit à Anne Austin *Jackson Street* (1927), qui peint la pauvreté et la vulgarité d'un faubourg, en bordure d'une voie de chemin de fer. Sa fille, Elizabeth Benson, donne la même année *The Younger Generation*, où elle tente d'exprimer les idées, les ambitions, les aspirations de cette jeunesse à laquelle elle appartient.

Les fervents du roman historique trouveront plaisir aux deux ouvrages de Laura Krey: *And Tell of Time* (1938) et *On the Long Tide* (1940). L'un et l'autre, consacrés à l'histoire du Texas, offrent comme documents une valeur qu'ils ne possèdent pas sous l'angle de la littérature proprement dite. Originaire de la vallée qu'arrose la rivière Brazos, l'auteur connaît parfaitement le passé de son État natal, mais elle manque d'expérience dans l'utilisation de ses matériaux. Malgré un effort louable, elle reste plus historienne que romancière. Elle ne sait pas fondre harmonieusement le détail historique et les éléments de la fiction. Son premier livre nous reporte au Texas de la guerre civile et de la reconstruction; le second, à la guerre de l'Indépendance: massacre de l'Alamo et bataille de San-Jacinto, souvenirs de Samuel Houston et de Stephen S. Austin, retour en arrière jusqu'à la Nouvelle-Orléans des Lafitte (1815-1819).

Un autre ouvrage sur la période de la reconstruction est le *Gone to Texas* (1937), de John W. Thomason. Soldat de carrière, l'auteur sait aussi ce qu'écrire veut dire. Il relate les aventures d'un sous-lieutenant de l'armée américaine, envoyé en garnison dans la vallée du Rio Grande, vers 1868. Son voyage vers le sud, l'idylle inévitable, les gens avec lesquels il vient en contact, se trouvent autant de prétextes à une reconstitution de l'époque, tant à Austin qu'à San-Antonio et dans divers postes éloignés des centres. Certain chapitre, amené en hors-d'œuvre, montre dans sa vicillesse Sam Houston, héros de San-Jacinto, deux fois président, puis gouverneur du Texas, qui fait sur sa vie turbulente des retours passionnants, pour qui connaît quelque peu l'histoire du pays. Par son information sur le Texas, son humour à froid et sa façon alerte de conduire le récit, le major Thomason paraît

l'un des écrivains les plus vivants du Sud-Ouest. Son roman se ressent toutefois des exigences mélodramatiques de la revue populaire où il parut d'abord par tranches. Supérieur comme œuvre d'art et non moins étoffé, *Lone Star Preacher*, du même auteur, qui date cependant de 1941, présente un de ces pasteurs protestants du Texas, homme de guerre, autant qu'homme de Dieu, qui prit part à la guerre civile en brandissant d'une main la Bible et de l'autre une épée.

Roman historique aussi, mais fort différent, *The Wind Blew West* (1935), d'Edwin Lanham, traite des pionniers qui contribuèrent au développement agricole et social de l'État. Il met en scène tous ces modestes artisans et agriculteurs, maîtres d'écoles, hommes de profession, chevaliers d'industrie même, qui envahirent le Texas sur la fin du siècle dernier, dans l'espoir d'y gagner leur vie et peut-être s'enrichir. Le Texas leur apparaissait comme une terre promise où il suffirait de se baisser pour recueillir les fruits du sol. En face de réalités plus positives, ils ne se découragent pas. Ils n'attendent pas la fortune dans leur lit, mais la demandent au travail. Leur prototype s'appelle Amon Hall, jeune avocat venu du Tennessee, qui ouvre une étude à Rutherford. Il plaide avec succès, s'entremet auprès des puissants et manœuvre pour doter son village d'un chemin de fer, combat autour de lui l'ivrognerie et le vice commercialisé, plaie des centres jeunes qui grandissent trop rapidement. Aucun roman ne peint avec plus de justesse les débuts du Texas moderne. Il montre les hommes sans les idéaliser faussement, et le pays sans lui attribuer des caractères qu'il ne possède pas.

#### Suit une liste d'autres romans du Texas:

- J-FRANK DAVIS: *Almanzor* (1918), relations entre blancs et noirs;  
*The Road to San-Jacinto* (1936), guerre de l'indépendance du Texas;  
 FRANK ELSER: *The Keen Desire* (1926);  
 BARY BENEFIELD: *Chicken Wagon Family* (1929), aventures d'un étudiant qui quitte le Texas et y revient;  
*Valiant is the Word for Carrie* (1935);  
 CLARK VENABLE: *All the Brave Rifles* (1929), guerre de l'indépendance;  
 DONALD JOSEPH: *October's Child* (1929), le village et la ville universitaire;  
 JOHN MILTON OSKISON: *The Texas Titan* (1929), biographie romancée de Sam Houston;  
 EVELYN MILLER PIERCE: *Hilltop* (1931);  
 W. B. LEWIS: *Paradise in Texas* (1933);

- Margaret Belle HOUSTON: *Magic Valley* (1934), vie d'une jeune fille sur un ranch;  
 Pendleton HOGAN: *The Dark Comes Early* (1934), époque de la révolution;  
 Charles Curtis MUNZ: *Land Without Moses* (1937), étude réaliste, *sharecroppers* de l'est du Texas;  
 Karl Wilson BAKER: *Family Style* (1937), découverte du pétrole au Texas;  
 Georges Sessions PERRY: *Walls Rise Up* (1939), vie des pêcheurs, rivière Brazos;  
 Leon W. ROGERS: *His Own People* (1930);  
 Mary STUART: *April Was When It Began* (1939);  
 Ola Harris BEAUBIEN: *Red Sun* (1938);  
 Rosa McLaury TAYLOR: *Brazos* (1938);  
 Norma PATTERSON: *The Man I Love* (1940).

On croit que Coronado pénétra jusqu'à l'Oklahoma, et même jusqu'au Kansas, au cours de sa fameuse expédition de 1540-1542. C'est du moins ce qui se dégage du récit de Castañeda de Nagera, chroniqueur du voyage. Washington Irving visita la contrée en 1832 et commença d'y rédiger *A Tour On the Prairies*, premier tome de *The Crayon Miscellany*, publié en 1835. Peu après, les Indiens eux-mêmes écrivent des livres, grâce au Cherokee Sequoyah qui crée pour ses compatriotes un alphabet si simple qu'ils apprennent à lire en quelques jours. Mais la littérature indienne, si on doit l'appeler ainsi, ne traite que de religion et de politique intéressant les tribus. On y chercherait en vain des poèmes ou des œuvres de fiction. Un journaliste de Watonga, Thompson B. Ferguson, donne en 1892 un roman qu'il intitule *The Jayhawkers, A Tale of the Border War*. Le récit, malheureusement, se localise surtout au Kansas. Le véritable roman de l'Oklahoma ne viendra qu'après la guerre de 1914-1918.

À midi, le 22 avril 1889, une sonnerie de clairon déclenche une course folle vers les prairies vierges non touchées de la charrue, du territoire qui forme aujourd'hui l'Oklahoma. Le dernier refuge de vie primitive va disparaître. À ce moment, cette partie du continent constitue une réserve indienne où se coudoient les descendants de cinq tribus: Cherokees et Cris, Choctaws, Chickasaws et Séminoles. Ces indigènes s'en iront ailleurs ou accepteront la citoyenneté américaine. La plupart adoptent ce dernier parti et se mêlent de nos jours à la population. En 1938, quelque 100.000 Indiens habitaient encore l'Oklahoma, mot qui signifie race rouge en dialecte Choctaw. Outre des

régions désertiques, des montagnes vers le sud, le pays possède de vastes plateaux propices à l'agriculture. On l'administre comme territoire de 1890 à 1908, alors qu'il passe au rang d'État.

La prise de possession de l'Oklahoma donne lieu à une page extrêmement pittoresque de l'histoire américaine. La nouvelle se répandant que Washington se propose d'ouvrir à la colonisation l'immense réserve indienne, on y accourt de partout. Les futurs pionniers campent aux frontières avec leurs familles, leurs bestiaux et autres biens meubles, en attendant que l'armée, bivouaquée aux endroits stratégiques, permette qu'on les franchisse. Aux premiers jours d'avril 1889, 20.000 personnes, hommes, femmes et enfants, attendent le moment de se précipiter vers les terres neuves où les premiers arrivés seront les premiers servis. Au signal convenu, dans une mêlée indescriptible, cependant que le timbre des cuivres se mêle à la détonation des armes à feu, que la foule s'agite et érie, sa clameur s'amplifiant de l'aboïement des chiens et du hennissement des chevaux, de tous les points de l'horizon une humanité impatiente, pauvre et déterminée à sortir de sa pauvreté, se rue en se bousculant vers la plaine, les replis de terrain, les vallonnements et les pentes où elle voit s'aligner les fermes prospères de son imagination. Collés à leurs montures, dont ils labourent les flanes d'éperons nerveux, les hommes courent vers les terres à prendre et les familles suivent de loin dans un assemblage carnavalesque de véhicules hétéroclites, tirés par des rosses poussives, des mulets et des bœufs.

*Cimarron* (1930), d'Edna Ferber, relate avec beaucoup d'allant et de soucis du détail historique, l'invasion bruyante et pacifique de cette région de l'Oklahoma appelée Cherokee Strip. Yancey Cravat s'y installe avec sa femme et son fils, âgé de quatre ans. Fondation d'un village nommé Osage, qui sort de terre et grandit, se transforme en petite ville. Il y grouille une population disparate d'aventuriers accourus des États limitrophes, blancs et noirs, gentils et juifs, escrocs et bandits, *cowboys* et Indiens plus ou moins éberlués. Possesseur d'une presse et d'un outillage désuet d'imprimerie, Cravat publie un journal spasmodique, dont il abandonne habituellement la direction à sa femme. Le livre conduit jusqu'à l'époque moderne, marquée par la découverte du pétrole, et souligne la folie collective qui s'empare alors

d'hommes et de femmes, l'enrichissement spectaculaire de centaines de gens, à peau blanche ou rouge, la crise de dépenses et de mauvais goût qui s'ensuit. Le roman possède un accent de vérité qui ne trompe pas, pour cette excellente raison que l'auteur y transpose la vie même de M<sup>me</sup> Thompson B. Ferguson, épouse du fondateur du *Watonga Republican*, journal dont celle-ci dut assurer la rédaction pendant des années.

Un autre roman sur la même période, *Trumpets Calling* (1938), de Dora Aydelotte, se déroule également dans le Cherokee Strip, mais porte sur les misères de pauvres gens qui demandent à la terre leur subsistance et finissent, à force de travail et de renoncements, par se tailler dans la plaine le domaine qui leur assurera l'indépendance économique.

On doit à Edwin Lanham, déjà rencontré parmi les écrivains du Texas, un roman prenant sur l'Oklahoma: *The Stricklands* (1939). Il nous transporte au sud-est de l'État, dans les montagnes qui touchent à l'Arkansas. Des vallons insoupçonnés y alternent avec des pans de roc moussu, et ça et là un taillis cache la maison basse d'un rustaud soupçonneux, qui fabrique illicitement de l'alcool. L'ouvrage expose avec sympathie le problème des *sharecroppers* et suggère comme solution une association professionnelle qui unirait pour la lutte commune les blancs, les noirs et les Indiens. Il contient d'excellentes pages sur les bienfaits du syndicalisme intelligemment compris, et même un plaidoyer contre l'ostracisme dont souffrent les noirs.

*Return to Dust* (1939), d'Alice Lent Covert, dit l'immense désolation amenée il y a quelques années par l'érosion du sol, dans un si grand nombre de campagnes américaines, et le tragique destin de ce qu'on appela le Dust-Bowl. L'auteur montre une famille d'agriculteurs attachés à la terre qui leur échappe, mais résolus, malgré les multiples facteurs qui jouent contre eux, à lui redonner sa fertilité, le temps et les circonstances aidant. Courageux, patients et têtus, ces gens restent chez eux malgré les malheurs qui les accablent, refusent de s'exiler comme tant d'autres en Californie, au Canada ou même en Alaska, dans l'espoir d'une existence plus facile. D'une technique sûre et solidement composée, le livre témoigne de l'esprit d'observation d'un écrivain qui ne se méprend point sur le sens des valeurs humaines.

Ci-après une liste d'autres romans empruntant leur décor à l'Oklahoma:

- John M. OSKISON: *Wild Harvest* (1925), vie des pionniers;  
*Black Jack Davy* (1926), pionniers, vers 1839;  
*Brothers Three* (1935), existence rurale, élevage et commerce de bestiaux;  
 Alma Estella HENDERSON: *Whispering Creek* (1926), région des monts Kiamichi;  
 J.J. MATHEWS: *Sundown* (1931), conflit des civilisations indienne et américaine;  
 Nola HENDERSON: *This Much is Mine* (1934), étude réaliste de la vie rurale;  
 William CUNNINGHAM: *The Green Corn Rebellion* (1935), agriculteurs en 1917-1918, guerre mondiale, réactions;  
 George MILBURN: *Catalogue* (1936), existence mesquine du village endormi dans la plaine;  
 Edward DONAHUE: *Madness in the Heart* (1937), naissance et progrès d'un village, pétrole;  
 Augusta WEAVER: *Oklahoma Wildcat* (1938), découverte du pétrole et frénésie de richesse qui s'ensuit.

Il intéressera peut-être de savoir qu'Oskison, premier des romanciers nommés ci-dessus, est par sa mère un descendant de Cherokees. Il naquit à Tahlequah, dans les limites du territoire qui devait devenir l'Oklahoma, le 21 septembre 1874.

\* \* \*

Des quarante-huit États américains, le Nouveau-Mexique paraît le moins touché par la civilisation anglo-américaine. Compte tenu de quelques centres comme Albuquerque, siège de l'Université du Nouveau-Mexique, il demeure profondément espagnol et indien. Sur une population totale d'environ 500.000 habitants, une bonne moitié sont d'origine mexicaine, auxquels il faut ajouter quelque 30.000 Indiens, la plupart Navajos. L'esprit mexicain, ou hispano-américain, comme on dit là-bas, domine à tel point que l'espagnol se parle à peu près partout. Si Albuquerque, métropole de l'État, répond assez bien à l'idée de la ville américaine, avec ses immeubles rectilignes, ses larges rues, ses magasins et restaurants semblables à ceux de Cleveland ou de Seattle, elle reste cependant imprégnée de vie mexicaine et indienne, comme l'attestent la proportion élevée de citoyens s'exprimant ordinairement en espagnol, son quartier bi-centenaire de *Old Town*, l'architecture espagnole de maints édifices, anciens et modernes, le

style espagnol-pueblo de certains autres. Santa-Fé, la capitale, offre dans son ensemble un aspect espagnol, avec de temps à autre une note française, souvenir de son premier évêque catholique, M<sup>r</sup> Lamy. Taos, à une soixantaine de milles au nord, se distingue de plus en plus comme sanctuaire de culture et de rayonnement indiens. Dans la campagne, de nombreux pueblos témoignent des forces de survivance des autochtones, fidèles aux coutumes ancestrales, qui vivent comme leurs pères, d'agriculture, d'élevage, et d'un artisanat justement prisé de leurs voisins de race blanche.

Transmise de bouche à bouche et de père en fils, la littérature primitive du Nouveau-Mexique remonte aux premiers habitants, Navajos et autres Indiens. Abondamment spirituelle, elle se compose aussi de mythes et de légendes. On recueille ceux-ci à partir du XIX<sup>e</sup> siècle, et les écrivains contemporains ne se font point faute d'en tirer parti. La littérature écrite commence à la venue des Espagnols, il y a environ quatre siècles. Conquistadores et missionnaires laissent des relations remarquables, encore vivantes de nos jours, du fait que la topographie et le paysage ne changèrent guère. Nous retrouvons ici Pedro Castañeda de Nagera et sa *Relación de la Jornada de Cibola*, insurpassable comme récit de voyage et d'aventure. Pour des raisons indéterminées, on ne la publia qu'en 1840, trois cents ans après sa rédaction. Il en existe plusieurs traductions, dont celle de George Parker Winship, *The Coronado Expedition* (1896), et celle, de beaucoup supérieure, de George P. Hammond et Agapito Rey: *Narratives of the Coronado Expedition* (1940). Le premier essai en anglais remonte à 1810, celui de Zebulon Pike: *Account of Expeditions to the Sources of the Mississippi and through the Western Parts of Louisiana*, qui contient des détails précieux sur le Sud-Ouest d'autrefois. Mentionnons encore *The Commerce of the Prairies* (1844) en deux tomes, de Josiah Gregg. Plus documentaire que littéraire, cet ouvrage offre aussi des renseignements inappréciables sur le Nouveau-Mexique d'il y a un siècle et plus, ses habitants, les voyageurs et commerçants qui prenaient à travers la plaine par la fameuse *Santa Fé Trail*. En étudiant les lettres néo-mexicaines, on devra y rechercher le triple apport indien, espagnol et anglo-américain, en regard du choc inévitable des idéologies raciales.

De même qu'un Français donne le premier roman relatif au Texas, un Suisse revendique l'honneur du premier roman du Nouveau-Mexique, écrit cependant en anglais. Né en 1840, Adolph-Francis Bandelier émigra aux États-Unis en 1848, à la suite de ses parents. Archéologue et ethnographe, historien, linguiste, il connaît à fond la pré-histoire américaine. En 1890, sur la fin de sa carrière, il publie *The Delight Makers*, roman situé chez les habitants des falaises de Frijoles Canyon, où il utilise littérairement sa science des Indiens du Sud-Ouest. S'il traîne parfois en longueur, surchargé de hors-d'œuvre étrangers à l'intrigue, le livre semble remarquablement juste quant à la psychologie indienne, indique aux écrivains de l'avenir une veine inexploitée et riche. Deux autres romans de la même époque sont *With Hoops of Steel* (1900), de Florence Finch Kelly, et *Heart's Desire* (1903), d'Emerson Hough.

On ne saurait passer sous silence que D. H. Lawrence, le célèbre romancier anglais, vécut pendant plusieurs années au Nouveau-Mexique. Il mourut à Nice en 1930, mais il dort son dernier sommeil en vue de Taos, inhumé au flanc d'une montagne. Si aucun de ses ouvrages n'appartient en propre au Nouveau-Mexique, on y relève maints passages qui se ressentent de l'atmosphère de son pays d'adoption, sur la fin de sa vie tourmentée. Ainsi décrit-il les danses indiennes du Sud-Ouest dans *Morning in Mexico* (1927) et dans *The Woman Who Rode Away* (1928). Frieda Lawrence, sa femme, publia en 1934 un volume de souvenirs sur Lawrence à Taos: *Not I But the Wind*.

Peu abondante encore, la littérature créatrice du Nouveau-Mexique ne commence à s'affirmer qu'après 1914-1918. Le roman le mieux réussi de cette époque paraît être *The Blood of the Conquerors* (1921), d'Harvey Fergusson, natif d'Albuquerque et descendant de pionniers. Essentiellement régionaliste, il accuse des préoccupations nouvelles. À partir de Fergusson, le roman indique deux tendances: désir de ressaisir et de reconstituer le passé, de peindre le présent et de le juger. La première s'explique par une sorte de sentimentalisme, la seconde, par le nouveau réalisme<sup>3</sup>.

Tel quel, présenté en anglais, le roman contemporain du Nouveau-Mexique exprime nécessairement les idées, sentiments et points de

<sup>3</sup> Voir MAJOR, SMITH et PEARCE, *op. cit.*



vue du groupe anglo-saxon, même s'il met en scène Indiens ou Mexicains. Il reflétera imparfaitement l'ensemble de la population, tant qu'Indiens et descendants d'Espagnols ne tiendront pas eux-mêmes la plume. Au témoignage de M<sup>lle</sup> Erna Fergusson, sœur d'Harvey, seul un écrivain indien interprétera dans leur entière vérité hommes et femmes de sa race. Pour l'instant, les indigènes ne maîtrisent pas suffisamment l'anglais, et d'ailleurs leur façon de penser diffère de celle des blancs. Le même raisonnement s'applique aux Hispano-Américains, qui possèdent mieux la langue commune, mais n'envisagent ni l'homme, ni l'histoire, ni le mouvement des idées, sous le même angle que leurs concitoyens d'origine anglo-saxonne. De façon générale, ils éprouvent encore du ressentiment à l'égard des conquérants, manquent du recul indispensable pour traiter objectivement des gens et des choses<sup>4</sup>.

Plus souvent qu'autrement chez les bouquinistes, on aperçoit parmi les romans policiers le délicat chef-d'œuvre de Willa Cather: *Death Comes for the Archbishop* (1927). Cela tient à son titre, assez mal venu. Consacré au Nouveau-Mexique, le livre demeurera toutefois l'un des joyaux des lettres américaines. En 1850, l'abbé Jean-Marie Lamy, prêtre français qui exerçait son ministère dans l'Ohio, apprenait son élévation au vicariat apostolique du Nouveau-Mexique, avec résidence à Santa-Fé. Rome lui donnait comme vicaire général un compatriote, l'abbé Joseph Machebeuf, futur évêque du Colorado. M<sup>lle</sup> Cather raconte l'histoire des deux hommes et l'amitié qui les unit, pendant près de quarante ans. Elle réussit ce tour de force d'intéresser le lecteur à un roman qui n'en est pas un, manque d'intrigue, ignore la femme et l'amour, se réduit aux proportions d'une double biographie romancée. On y suit les deux envoyés de Dieu à Santa-Fé, Taos, Albuquerque, et dans leurs incessantes pérégrinations, à dos de cheval ou de mulet, à travers plaines et déserts, *cañons* et pueblos de l'immense territoire confié à leurs soins apostoliques. Voyages probablement conformes à la vérité historique, mais prétextes surtout à évocations et descriptions d'une contrée restée plus ou moins mystérieuse, depuis quatre cents ans. Indiens et Espagnols y circulent parmi les arrivants d'autres races, tels qu'ils devaient paraître à des Français d'il y a

<sup>4</sup> Voir ERNA FERGUSSON, *Our Southwest*, 1940.

un siècle. À la trame extrêmement ténue, pour ne pas dire inexistante, la romancière supplée par un rappel constant des coutumes familiales et religieuses, des mythes et légendes, chez les Espagnols et chez les Indiens. La plaisante et tragique histoire du moine Baltazar d'Acoma, pour ne signaler que celle-là, appartient à la même veine ironique que *L'Elixir du Père Gaucher* et autres contes d'Alphonse Daudet.

Parmi les contemporains, Harvey Fergusson paraît être le meilleur romancier régionaliste du Nouveau-Mexique, le plus soucieux de ses problèmes raciaux et des possibilités dramatiques qui en découlent. Dès 1921, *The Blood of the Conquerors* indique le conflit psychologique entre Mexicains et Anglo-Américains d'Albuquerque. Épris d'une Américaine venue du Nord, l'avocat Ramon Delcasar se met en tête de l'épouser, malgré les préjugés qui s'y opposent. Pour arriver à ses fins, il viole l'un après l'autre les principes de l'honneur, mais n'aboutit qu'à un échec. Amer et déçu, il se réfugie à la campagne, où il s'abandonne à une existence nonchalante et désabusée. Soulignant la dégénérescence d'un trop grand nombre d'Hispano-Américains, l'ouvrage lève aussi le voile sur la secte étrange et ancienne des Pénitents, se complait aux mœurs des Mexicains enracinés dans le Sud-Ouest. Partie de la trilogie intitulée *Followers of the Sun*, qui comprend également *Wolf Song* (1927) et *In Those Days* (1929), il marque une étape dans le développement de la littérature créatrice du Nouveau-Mexique. *Wolf Song* met en regard les trois civilisations indienne, espagnole et anglo-américaine, tandis que *In Those Days* peint la vie des pionniers qui vinrent au Nouveau-Mexique par la route de Santa-Fé. Un autre roman de l'auteur, *Footloose McGarnigal* (1930), promène le lecteur à travers les colonies d'artistes de Santa-Fé et de Taos.

Le Texas et le Nouveau-Mexique réclament à la fois *The Sea of Grass* (1937) de Conrad Richter. Au vrai, le roman se présente dans l'un ou l'autre, les scènes et personnages décrits se trouvant communs aux deux. Les éditeurs du livre l'annoncent comme du Texas, mais l'auteur lui-même vécut assez longtemps à Albuquerque. Le roman recrée l'ambiance d'un immense *ranch* d'élevage, à la fin du siècle dernier. L'ouest du Texas ressemble tellement au sud-est du Nouveau-Mexique, dans son aspect moral comme dans son aspect physique, qu'il peut interpréter l'un aussi bien que l'autre. Bijou littéraire,

admirablement composé et écrit, le livre invite au rapprochement avec *A Lost Lady* (1923) de Willa Cather, quant aux données générales; avec *Death Comes for the Archbishop*, ou encore *Now in November*, de Josephine Johnson, quant à la facture et au style.

Né en 1903, Paul Horgan occupe lui aussi une place de choix parmi les romanciers les plus prometteurs de l'État. Deux de ses romans, *Main Line West* (1936) et *A Lamp on the Plains* (1937), disent la vie d'un orphelin jusqu'à l'âge d'homme, et ses réactions en face du pays qui le voit grandir. Si le second s'attarde avec plus de compréhension aux caractéristiques du Sud-Ouest, l'un et l'autre traitent de la période contemporaine, et leurs personnages subissent de façons diverses l'influence du milieu. *No Quarter Given*, publié en 1935, montre un musicien de l'Est en contact avec le Sud-Ouest, tandis que *From the Royal City* (1936), présente trois tableaux de l'histoire du Nouveau-Mexique à Santa-Fé, dans le décor du Palais des Gouverneurs, à des époques successives. Pour ce qui concerne l'atmosphère générale de la contrée, le paysage et les bêtes qui l'animent, les arbres rabougris et les plantes assoiffées qui se cramponnent au sol, *A Lamp on the Plains* paraît le plus révélateur. Certaines pages, sur les serpents à sonnette, témoignent du réalisme de l'auteur et d'une information qui ne s'acquiert pas dans les manuels.

Jusqu'à quel point *Brothers in the West* (1931), de Robert Reynolds, appartient-il au roman régionaliste du Nouveau-Mexique? L'ouvrage s'ouvre sur une scène peu localisée, à l'époque de la guerre civile. Il conduit le lecteur jusqu'au Nebraska et au Mexique, le ramène dans un Sud-Ouest qui ressemble au Nouveau-Mexique, mais pourrait être le Colorado. Le Nouveau-Mexique réclame cependant Reynolds comme l'un de ses écrivains, et il avance pour cela qu'il naquit à Santa-Fé, au Palais des Gouverneurs, où son père, James Wallace Reynolds, assumait successivement les fonctions de secrétaire et de gouverneur, sans le titre cependant, au temps où le Nouveau-Mexique ne se trouvait encore qu'un territoire annexé, sous la présidence de McKinley. À tout événement, l'ouvrage laisse une vive impression des espaces libres et de la topographie particulière de l'État.

*Fire in the Night* (1934), de Raymond Otis, peint la jeune génération, son inquiétude et ses problèmes, dans ce milieu ancien et neuf à la fois, haut en couleur, de Santa-Fé. De nouvelles préoccupations se manifestent dans deux autres ouvrages de l'auteur, *Miguel of the Bright Mountain* et *The Little Valley*, respectivement de 1936 et 1937. L'un et l'autre essayent d'interpréter avec sympathie la vie lente et indolente, parfois secouée de passion, des villages espagnols de l'intérieur. Le premier contient des pages remarquables sur la mystique et les rites des Pénitents, aussi révélatrices, sinon plus, que celles de Ferguson dans *The Blood of the Conquerors*. Un écrivain anglais, D. J. Hall, reprend ce thème des Pénitents dans *Perilous Sanctuary* (1937).

#### Quelques autres ouvrages du Nouveau-Mexique:

- Alida Sims MALKUS: *Caravans to Santa Fe* (1928), roman historique, Santa-Fé;  
 Mary AUSTIN: *Starry Adventure* (1931), folklore et coutumes du pays;  
 Will Lexington COMFORT: *Apache* (1931), tribu des Apaches, nord du Nouveau-Mexique;  
 Eugene Manlove RHODES: *Beyond the Desert* (1934), et *The Proud Sheriff* (1935), récits de la plaine, vie des ranches, éleveurs et leurs bêtes;  
 Upton TERRELL: *Adam Cargo* (1935);  
 Edwin COBLE: *Barro Alley* (1938), vie mexicaine, région d'Albuquerque.

De nouveaux romans publiés depuis 1940, sur le Nouveau-Mexique, l'emportent considérablement sur un bon nombre de ceux de la période étudiée. Signalons brièvement:

- Frank WATERS: *People of the Valley* (1941);  
 Myron BHINSIG: *All of their Lives* (1942);  
 Curtus MARTIN: *The Hills of Home* (1942);  
 John L. SINCLAIR: *The Time of Harvest* (1943);  
 Robert BRICHT: *The Life and Death of Little Jo* (1944).

\* \* \*

L'Arizona ressemble grandement au Nouveau-Mexique par la pré-histoire et l'histoire, sa population indienne et espagnole, les sols et le paysage, sa flore et sa faune, ses cultures à base de fertilisation scientifique et d'irrigation. On décrit l'Arizona comme une terre de contrastes, d'extrêmes et de contradictions. Montagneuse au nord et au centre, désertique au sud, elle possède dans ses limites quelques-unes des merveilles naturelles de l'univers: grand cañon de la

rivière Colorado, forêts pétrifiées et forêts de cacti, désert bariolé ou *painted desert*. Annexée aux États-Unis en 1863, elle n'obtient qu'en 1912 son admission dans l'Union américaine. D'une superficie de 113.956 milles carrés, elle compte dans ses frontières 145.000 Mexicains et 46.000 Indiens, sur une population totale de quelque 400.000 âmes. Elle jouit d'un climat tempéré au nord, sec et chaud au sud, à cause de son altitude élevée. Phoenix, sa capitale, se vante de 335 jours de soleil par année et Tucson, siège de l'Université d'État, de 336. Ici le pays par excellence des cacti, les uns se maintenant à ras de terre, les autres atteignant plus de cent ans d'âge et cinquante pieds de hauteur, comme le *saguaro*, qui tous au printemps égayent le désert de fleurs aux couleurs vives. Certaines de ces plantes étranges, et d'autres de familles différentes, portent de jolis noms à consonnance espagnole: *ocotillo*, *yucca*, *cholla*, *sotol*, *agave*, *mescal*, *senita*, *pitahaya*, *bisnaga*, *utahia*, *roumeya*. Paradis des touristes et des malades, à cause de son climat, l'Arizona se distingue aussi par ses richesses minières. Non seulement produit-il plus de cuivre, sans interruption depuis 1907, que n'importe quel autre État américain, mais on y extrait de l'argent en quantité, de l'or, du plomb, et dans une proportion moindre une quinzaine d'autres minéraux.

Comme celle des autres États du Sud-Ouest, la littérature écrite de l'Arizona remonte au conquistadores du seizième siècle. On conserve leurs nombreuses chroniques, dont la plus ancienne, *Descubrimiento de los siete Ciudades*, de Marcos de Niza, relate l'expédition des Espagnols à la recherche des sept villes fabuleuses de Cibola. Au cours des deux siècles qui suivent, récits de voyageurs et de missionnaires, jésuites et franciscains, de trappeurs, de pionniers. Aucune littérature vraiment créatrice n'apparaît avant la fin du dix-neuvième siècle, et encore le premier roman que s'attribue l'Arizona est-il celui de Bandelier, *The Delight Makers*, réclamé aussi par le Nouveau-Mexique. De 1900 à 1917, le conte et la nouvelle sollicitent surtout l'attention des écrivains. À cette période appartiennent les *Arizona Nights* (1907) de Stewart Edward White. Trois romanciers se manifestent vers le même temps: Harold Bell Wright, natif de l'État de New-York, qui s'installe à Tucson; Henry Herbert Knibbs et Eugene Manlove Rhodes, ce dernier nettement supérieur aux deux autres. De façon générale,

les ouvrages de Rhodes peuvent appartenir au Nouveau-Mexique comme à l'Arizona; l'un des meilleurs, *Copper Streak Trail* (1917) porte sur la lutte de financiers rivaux pour la possession et l'exploitation de mines de cuivre. Un autre roman remarquable, *The River* (1914), d'Ednah Aiken, étudie les problèmes que posa l'irrigation, à l'époque où le Colorado sortit de son lit pour noyer la vallée Impériale de la Californie. Jusqu'aux environs de 1928, les lettres ne progressent que lentement. Mais en 1928 précisément, Harrison Conrad donne *Desert Madness*, qui rappelle *The Land of Little Rain*, de Mary Austin. Même thème: le désert. Mais le désert et ses humeurs, son calme trompeur, ses colères subites, les tragédies qu'il engendre. Ce désert tolère l'homme, l'ignore plutôt, se refuse à sa domination. Réel comme un être vivant, il n'accorde pas plus d'importance à l'homme que celui-ci aux hochets d'un enfant.

La dépression économique de 1929 stimule les écrivains. Finies l'existence facile, la prospérité plus ou moins factice. Hommes et femmes regardent autour d'eux, aperçoivent une vie intense qu'ils soupçonnaient à peine, découvrent les possibilités du réalisme. Dans l'Arizona comme ailleurs, la littérature se rapproche de la vérité et se fortifie d'autant. Même les hommes rudes des *ranches* d'élevage, prétextes jusque là à romans d'action violente, se campent avec plus de vraisemblance et d'exactitude. L'histoire et le paysage préoccupent aussi les écrivains. Comme au Nouveau-Mexique, le roman s'appuie sur la triple tradition indienne, espagnole et anglo-américaine. Chaque race cherche la solution à ses problèmes, et le choc des particularismes donne lieu à maints conflits. De tels problèmes et conflits naissent les meilleures œuvres d'aujourd'hui. Quelques-unes d'Oliver La Farge et de Frances Gillmor, relatives aux Indiens; de Richard A. Summers, sur les Mexicains; de Frances Gillmor et de Jack O'Connor, sur les Anglo-Américains de deux époques, nous éclairent sur les trois aspects du roman de l'Arizona.

D'ascendance française, petit-fils de l'écrivain et peintre John La Farge, Oliver La Farge commence par se spécialiser en archéologie et en ethnologie. Comme Bandelier un demi-siècle plus tôt, l'étude des Indiens et de leurs monuments anciens, de leurs coutumes, religion et mythes, le conduit au roman, où il voudra concrétiser sa science des

Navajos. Il débute par *Laughing Boy* (1929), coup de maître qui lui vaut un prix Pulitzer. L'ouvrage traite des Navajos et de leur inhabilité à se plier aux manières des blancs. Un jeune brave de mœurs primitives, surnommé Laughing Boy par ses compagnons, épouse Slim Girl, une compatriote élevée dans les institutions anglo-américaines. Fort épris de sa femme, Laughing Boy se rend rapidement compte que quelque chose le sépare d'elle, et il cherche à combler le fossé qui semble peu à peu s'élargir entre eux, malgré la bonne volonté de chacun. Slim Girl n'ignore pas que son éducation à l'américain l'empêche de comprendre et d'apprécier son mari comme elle le voudrait. D'autre part, elle se sent partagée entre l'esprit navajo, qui dort en elle, et la fascination de la civilisation blanche. Entre autres détails, une visite chez les parents de son époux lui permet de mesurer la distance d'elle à lui, et inversement. À la mort de la jeune femme, tuée par un Indien jaloux de Laughing Boy, celui-ci retourne sagement à sa tribu pour y reprendre l'existence des siens. L'ouvrage condamne nettement les blancs qui veulent convertir les Indiens à leurs modes de vie, sous prétexte d'ajouter à leur bonheur terrestre.

*The Enemy Gods* (1937), également de La Farge, reprend le même thème avec des variantes. Il expose les problèmes sociaux des Navajos, hésitants entre leur culture ancestrale et l'occidentale, révélée par l'école. Le conflit atteint son point culminant quand s'y ajoute l'inquiétude religieuse. Myron Begay, personnage central du livre, embrasse dans sa jeunesse le christianisme — le protestantisme — non sans regretter, à mesure qu'il avance en âge, le culte de ses pères. Il retourne finalement à ce dernier. Le livre conclut que les Indiens du Sud-Ouest, une fois fixés sur l'objet de leurs aspirations religieuses, trouveront profit à emprunter, pour leur satisfaction personnelle et collective, ce qu'ils estiment de plus parfait dans les deux civilisations indienne et blanche. Le livre se situe pour une part dans l'Arizona, pour l'autre au Nouveau-Mexique.

La religion des Navajos est aussi le sujet de *Windsinger* (1930), de Frances Gillmor. Ce livre offre les qualités d'un poème en prose, dont la simple beauté évoque à certaines pages celle de la Bible. L'intrigue n'y existe à peu près pas, mais les personnages cherchent à exprimer ce pays d'immensité, de calme et de silence qu'est la réserve

des Navajos, au nord de l'Arizona. Les Indiens s'y meuvent dans leur milieu naturel, fiers de leurs coutumes séculaires, de leur folklore, des rites étranges et solennels qui accompagnent chez eux le changement des saisons et les événements notables de la vie. Malgré son abstraction et son symbolisme, le roman rend fort heureusement une région peu connue, tant par la description des lieux que par les images qu'il suscite.

Ceux qu'intéresse le roman indien de l'Arizona ou du Nouveau-Mexique, ou des deux, pourront consulter encore les ouvrages suivants:

- Dama Margaret SMITH: *Hopi Girl* (1931);  
 Laura Adams ARMER: *Waterless Mountain* (1931);  
 Charles Alden SELTZER: *West of Apache Pass* (1934);  
 Edwin CORLE: *Fig Tree John* (1935); *People on Earth* (1937);  
 Paul I. WELLMAN: *Broncho Apache* (1936);  
 Catherine Gate COBLENTZ: *The Blue and Silver Necklace* (1937);  
 John NELSON: *Rhythm for Rain* (1937);  
 Ruth M. UNDERHILL: *Hash over Whirlpools* (1940).

Avec *Dark Madona* (1937), Richard A. Summers se penche sur les Mexicains pauvres de la plupart des villes de l'Arizona, sans indiquer cependant une solution aux problèmes qui découlent de leur association, désirée ou non, avec les Américains de langue anglaise. Extrêmement réaliste, le récit se déroule dans le quartier mexicain de Tucson, appelé Old Town ou encore El Barrio Libre, où les sévères maisons d'adobe s'ouvrent sur les rues de terre battue, la plupart dépourvues d'arbres et de verdure et incessamment brûlées de soleil. Sujets des États-Unis, mais gardant leur cœur au Mexique, les Hispano-Américains du Sud-Ouest mènent une vie d'exilés dans leur pays natal et ne parviennent pas, malgré des efforts sincères, à s'incorporer à la nation. Leur esprit et leur éducation s'y opposent, comme leur répulsion à abandonner leurs traditions et coutumes, pour adopter celles d'hommes qu'ils voient chez eux comme des étrangers. Par le truchement de Lupe Salcido, fille d'un manoeuvre que le malheur ne cesse d'accabler, l'auteur souligne la pensée et les aspirations d'un peuple malheureux et brimé, ses révoltes contre une ambiance jugée néfaste et les drames qui s'ensuivent parfois. Brutal souvent, mais sincère et vrai, le roman montre une minorité qui souffre. Il la peint avec son goût de la couleur et sa volubilité latine, ses colères promptes et ses jalousies pas-

sionnées, une certaine indolence et le désir sans cesse frustré de s'élever dans une société qui la méprise.

Pour s'intéresser aux Indiens, auxquels elle consacra, outre *Windsinger*, une étude qui s'intitule *Traders to the Navajos* (1934) — en collaboration avec Louisa Wade Wetherell, — Frances Gillmor ne néglige pas pour autant les autres aspects de l'Arizona d'aujourd'hui. Son *Fruit Out of Rock*, qui date de 1940, s'inquiète des dangers si terribles de l'érosion dans les cañons du désert convertis à l'agriculture. Elle y met en lumière la rivalité entre les producteurs de fruits — dattes et figues, pêches, oranges, pamplemousses — et les éleveurs de chèvres, indifférents à la destruction de la végétation, due à leurs bêtes. Le jour où cette végétation, trop réduite, ne peut absorber ni retenir l'eau des pluies subites, les cultures des cañons périssent par l'inondation. Le livre présente dans son cadre réduit le problème des pâturages du Sud-Ouest, en voie de disparition en maints endroits, et les angoissantes questions qu'il soulève. Notons incidemment que Frances Gillmor tient de près au Canada pour avoir passé son enfance au Nouveau-Brunswick, où sa famille a ses racines. Un premier roman d'elle, *Thumbcap Weir* (1929), met en scène les pêcheurs de sardines de la baie de Fundy.

*Conquest* (1930), de Jack O'Connor, s'arrête aux transformations que subit à la fin du siècle dernier le Sud-Ouest, sous l'influence des Américains de langue anglaise. L'ouvrage se rapproche de celui d'Harvey Ferguson: *In Those Days*. Il offre en résumé l'histoire de la domination anglo-américaine en Arizona, restée si longtemps espagnole. *Boom Town* (1938), du même auteur, se rapporte à l'Arizona de 1890-1900. On y assiste à la croissance phénoménale d'un camp de mineurs, qui devient ville par suite de la découverte d'un riche filon, périclité plus tard et s'étiolé jusqu'à l'état de ville-fantôme, désertée par sa population, à mesure que s'épuise le minerai qui détermina son extraordinaire fortune.

Parmi les romans d'Henry Herbert Knibbs, assez négligeables, *Wild Horses* (1924), mérite une mention à cause du sujet: les chevaux sauvages de l'Arizona. Mal construit et mélodramatique, l'ouvrage traite de ces chevaux faméliques pour la plupart, descendants de bêtes échappées au seizième siècle par les conquérants espagnols, qui errent en liberté au nord de l'État. Il raconte l'histoire légendaire d'un fougueux

étalon gris-argent, qui échappe habituellement à toutes les poursuites, mais qu'un héros presque surhumain capture pour l'offrir à la femme de ses rêves, et qu'il relâche quand il juge celle-ci indigne d'un tel présent. On estime que quelque 50.000 chevaux sauvages, maigres rosses affamées ou malades, parcourent encore aujourd'hui l'Arizona du nord. Ils craignent l'homme, s'affolent à son approche, plongent même à la mort dans crevasses et précipices pour lui échapper. Les éleveurs cherchent à les exterminer, à cause de leurs prélèvements sur les pâturages. Seuls les Indiens tiennent encore à leur conservation, parce qu'ils utilisent comme montures les meilleurs d'entre eux et vendent parfois les autres pour quelques dollars.

Autres romans récents, relatifs à l'Arizona:

- ROSS SANTEE: *Cowboy* (1926), sujet compris dans le titre;  
 TOM GILL: *Guardians of the Desert* (1933), conflit entre propriétaires terriens et libustiers de la finance; mélodramatique;  
 GYPSY CLARKE: *Out Yonder* (1935), rôle d'une femme sur un ranch d'élevage;  
 CHARLES G. FINNEY: *The Circus of Dr. Lao* (1935), humoristique, sa marge d'un cirque;  
 WILL H. ROBINSON: *Thirsty Earth* (1937), l'irrigation et ses problèmes;  
 RICHARD A. SUMMERS: *The Devil's Highway* (1937), le Père Kino et la mission de San Xavier del Bac, près de Tucson;  
 DAVID BURNHAM: *Winter in the Sun* (1937), psychologie des touristes passant la saison d'hiver au soleil de l'Arizona.

Cet examen rapide du roman de l'Arizona ne tient compte que des ouvrages les plus représentatifs. Il ignore à dessein ces innombrables récits d'aventures appelés *Westerns*, communs d'ailleurs aux autres parties du Sud-Ouest, peu propres à l'avancement de la littérature, mais que dévore un public plus ou moins primaire. À cette catégorie se rattachent le gros de l'œuvre de Dane Coolidge, de Zane Grey, de Clarence Buddington Kelland, d'Ernest Haycox, même d'Harold Bell Wright. S'il fallait se hasarder sur ce terrain, on n'en finirait plus. Qu'il suffise ici de savoir que la collection Munk, au *Southwest Museum* de Los Angeles, contient 550 romans et recueils de nouvelles localisés dans l'Arizona, publiés antérieurement à 1914.

HARRY BERNARD.